

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 54 (1946)

Heft: 34

Artikel: Des enfants se taisent

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-557142>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

in Anstalten untergebracht werden müssen. Für die Heilmethoden setzten sich Erzieher, Aerzte und gemeinnützige Institutionen ein. Häufig war die Aufklärung der Eltern notwendig, nicht selten auch der Lehrer und der Schulärzte. Je frühzeitiger mit der Behandlung begonnen wird, um so erfreulichere Ergebnisse sind der Lohn unendlicher Mühen. In städtischen Verhältnisse werden für Kinder Sprachheilkurse durchgeführt und Sprachheilschulen eingerichtet. Schwieriger ist es, den sprachleidenden Kindern in ländlichen Verhältnissen zu helfen.

Es wurde ein kleines Behandlungsheim geschaffen, in dem ungefähr zwölf Kinder während mindestens zwei Monaten unter verständnisvoller Betreuung und Erziehung Sprachheilunterricht erhalten können.

Die fünf- bis vierzehnjährigen Kinder werden hier systematisch, liebevoll-streng und mit einer grossen Geduld im richtig artikulierten und störungsfreien Sprechen unterwiesen. Eine intensive erzieherische Arbeit geht Hand in Hand mit dieser Behandlung, denn unter Stammelern und Stotterern befinden sich oft schwer erziehbare Kinder, denen in ihrer häuslichen Umgebung verständige Pflege fehlte. Hier leben sie in einer grösseren Familiengemeinschaft, zusammen mit anderen sprachgestörten Kindern, und sie lernen nach und nach sich in den Kreis einordnen. Oft schon haben die Eltern nach der Rückkehr der Kinder erfreut gemeldet, wie ordentlich der Hansli oder das Rutli nun esse und wie sorgsam Kleider und Spielzeug behandelt werden.

Wie wird der Sprechheilunterricht erteilt und worin besteht er? Stammler und Stotterer werden verschieden behandelt. Neu eingetretene stammelnde Kinder erhalten vorerst Einzelunterricht. Der Spiegel ist dazu ein wertvolles Hilfsmittel. Am Spiegelbild lernen die Kinder Mund- und Zahnstellung richtig formen. Wenn die ersten Schwierigkeiten durch unaufhörliches Vorsprechen und Korrigieren überwunden sind, was je nach dem Grad der Störung, dem Lerneifer und nach der Intelligenz des Patienten kürzere oder längere Zeit beansprucht, kann er später am Gruppenunterricht teilnehmen. Besonders mühsam gestaltet sich oft der Unterricht bei Gehör-schwachen. Zum unaufhörlichen «Dreschen» kommt noch hinzu, dass man sehr laut sprechen muss.

Eine ganz individuelle Behandlung verlangen die stotternden Kinder. Jeder Fall muss anders angepackt werden. Schulkindern

müssen wir mit Geduld behilflich sein, ihre Sprechhemmungen abzulegen. Leider nehmen Lehrer und Eltern das Stottern oft viel zu leicht, und sie brüskieren die Kinder. Nicht selten haben sie von den Mitschülern tiefverletzende Hänseleien zu erdulden. Bei seelisch so misshandelten Kindern ist zunächst einmal das Selbstvertrauen zu stärken. Nie dürfen wir uns ungeduldig zeigen oder dreinfahren; damit würden wir alles Erreichte zunichte machen. Bevor das stotternde Kind zu sprechen beginnt, muss es Atem schöpfen. Es soll langsam und etwas gedehnt sprechen, wodurch der Uebergang von einem zum andern Wort leichter gefunden werden kann. Durch ständige Uebung muss diese Sprechweise nach und nach automatisiert werden.

Was die Kinder morgens im Heilunterricht erlernt haben, wird in den Nachmittagsstunden praktisch angewendet. Eine Kindergärtnerin beschäftigt die Kleinen und hält sie dabei stets zum richtigen Sprechen an! Die Sprachlehrerin versucht die Schüler anhand ihrer Schulbücher so viel wie möglich zu fördern. Die vom Stottern geheilten Kinder holen in vielen Fällen das Versäumte später mit Eifer nach.

Manchmal findet das Kind bei der Rückkehr in die häusliche Umgebung und in die Schule zu wenig Verständnis; es wird unsicher und verfällt in die alten Fehler. Eltern und Lehrer werden nach Möglichkeit darüber aufgeklärt. Solange die Stotterer nicht vollständig oder so weit wie möglich geheilt sind, ist es wünschenswert, wenn sie sich in den Ferien zu einem «Wiederholiger» im «Schwyzerhüsi» einfänden.

Oft muss man sich gegen den Unverstand der Eltern zur Wehr setzen. Den Eltern fehlt zuweilen die Einsicht für die Schwere der Erkrankung vollkommen, und sie erwarten, nach einem Aufenthalt von vier Wochen sollte ihr Kind nun fliessend und fehlerfrei sprechen können. Hin und wieder schon wollten Mütter ihre Kinder vorzeitig heimrufen, in der Annahme, zu Hause würden sich dann weitere Fortschritte von selbst ergeben. Doch dem wäre nicht so. Man muss auch stets betrübte und verzagte Mütter aufrichten und ermuntern. Mit vielen Eltern macht man gute Erfahrungen und die erfreulichen Heilerfolge bestärken die Helferinnen immer wieder in der Arbeit, die eine nie abreisende Geduld und viel Nervenkraft beansprucht.

Des enfants se taisent

A Steyr, dans la Haute-Autriche, il y a un orphelinat dirigé par des sœurs. La maison est en assez bon état, elle a un toit solide et même des vitres à toutes les fenêtres, choses rares dans la contrée. Bien entendu, il n'y a pas de charbon, mais c'est secondaire (!) quand on est au sec. Les salles d'écoles sont pleines de lits, dont quelques-uns ont des draps, d'autres une couverture; et tout est aussi propre que possible, bien qu'on n'ait pas de savon.

Mais les enfants! Je ne crois pas avoir jamais vu un tableau plus triste. 75 enfants d'un à quinze ans, tous évacués de Silésie par les Allemands en février 1945. Quand je visitai cet orphelinat pour la première fois — en automne 1945 — comme délégué de la Croix-Rouge internationale, avec le médecin de la délégation, nous ne perçûmes, dans cette maison bondée d'enfants, pas le plus léger bruit, pas un mot, pas un rire d'enfant. Ils couraient un peu çà et là, mais c'était tout. Ceux qui avaient leurs deux jambes ne se tenaient debout qu'avec peine. Quelques petits de cinq ans, retardés dans leur croissance par la sous-alimentation, se traînaient assis sur le sol. Deux garçons n'avaient plus qu'un bras; le plus grand, âgé de 14 ans, n'avait plus de main droite et son moignon suppurait. Tout cela suite d'attaques aériennes. Tous portaient des traces de gelures provenant de leur transport en plein hiver. Aux mains, aux pieds, à leur pauvres poignets décharnés et sans force, ils portaient des abcès et des croûtes. Leurs petits visages blessés s'éclairaient de grands yeux douloureux. Et partout ce silence, plus lourd que tout le reste.

Sans qu'elles en parlent, on voyait bien que les bonnes sœurs avaient perdu tout espoir. Elles ne croyaient plus qu'il leur serait possible de sauver ces petits malheureux avec les faibles moyens à disposition, les rations alimentaires minimales, et le manque de tout en général. Les enfants s'attablaient devant une sorte de bouillie de pois secs qu'ils ne pouvaient plus manger. Ils dépérissaient lentement.

Je dois avouer que je ne concevais pas clairement ce qu'on pourrait faire pour eux. Nous leur distribuâmes ce que nous avions: des

remèdes, des vitamines, du lait en poudre et du fromage, tout cela fourni par l'U.N.R.R.A. Bien entendu, nous n'en restâmes pas là. Nous demandâmes aux dames du Don suisse de mettre cet orphelinat au bénéfice de leur distributions, et à l'administration communale d'y envoyer une part du beurre irlandais. Il ne s'agissait au total que de très faibles quantités qui ne pouvaient constituer qu'un supplément tout à fait insuffisant.

Et pourtant, l'effet en fut suprenant. Un mois plus tard nous constatâmes déjà un grand changement, et le mois suivant la sœur directrice nous accueillit, toute joyeuse, avec ces mots: «Venez voir vous-mêmes comment ils vont maintenant.» Et nous vîmes ces petits courir par la maison, grimper sur les bois de lit et se glisser sur les balustrades de l'escalier; ils n'avaient pas d'autres jouets, mais c'était déjà merveille de les voir ainsi. On apercevait çà et là une joue légèrement rose qui tranchait sur les autres restées pâles: c'était comme un premier signe de l'aurore...

Il y avait là une fillette de quatre à cinq ans, au crâne triangulaire, à l'expression nettement idiote et au regard absent. Elle ne mangeait que ce qu'on lui mettait dans la bouche, ne faisait un pas en avant ou en arrière que si on la poussait, ne levait la main que si on lui conduisait le bras: pas de danger qu'elle échappât à la surveillance! — Et voilà que tout à coup on la vit suivre des yeux la conversation des grandes personnes. On ne sait pas si elle comprenait, mais on lisait dans son regard le désir de comprendre. Quelques semaines encore, et elle se mettait à courir et à jouer avec les autres; elle en était même à se gêner devant les inconnus et à se cacher dans l'angle d'un mur. Elle ne sera pas idiote.

Ceux qui ont donné de l'argent ou des vivres, ceux qui, à Genève ou ailleurs ont travaillé à faire parvenir et distribuer ces dons, ont, sans le savoir, sauvé ces 75 vies d'enfants; sans le savoir. Mais la directrice de l'orphelinat le sait.